

E

été

ELLE

VÉCU
"J'AI RETROUVÉ
MON AMOUR
ERASMUS"

SOUS 18 ANS

LE "CRUSH"
EXPLIQUE AUX
PARENTS

HUMEUR
LE TOUR
DES ÎLES DU
D'AGA

LES
ROUTINES
BEAUTÉ
DES FILLES
STYLEES

MODE
JOUR-NUIT
UN MAILLOT...
DEUX POSSIBILITÉS

MAREVA GALANTER LA TAHITI TOUCH

L 14149 - 4047 - F: 2,80 €

CMI
FRANCE



HEBDOMADAIRE 13 JUILLET 2023 FRANCE METROPOLITAINE: 2,80 € - AND: 4,50 € - D: 5,80 € - BEL: 3,30 € - ESP: 4,50 € - GR: 5,60 € - IT: 4,50 € - LUX: 3,30 €
PORT CONT: 4,50 € - DOM A: 7,50 € - DOM S: 5,90 € - TOM A: 2,000 XPF - TOM S: 800 XPF - CAN: 7,49 CAD - CHF: 3,20 CHF - MAR: 50 MAD - TUN: 11 DND

SUMMER
CHALLENGE
ET SI ON (2/4)
SE METTAIT À
L'ÉCRITURE ?



Lunettes, MAX MARA.
Page de droite. Maillot, TRIUMPH.

A woman with dark hair, wearing a yellow bikini, stands in a swimming pool. She has her hands behind her head and is looking towards the camera. The background shows a resort setting with lounge chairs, white umbrellas, and a large green hill under a blue sky.

Mareva Galanter

MANNEQUIN, COMÉDIENNE ET CHANTEUSE,
L'ANCIENNE REINE DE BEAUTÉ
LIVRE UN CINQUIÈME ALBUM.
UNE BALADE ENTRE **PARIS ET TAHITI,**
HOMMAGE À SA POLYNÉSIE NATALE DONT
ELLE NOUS RACONTE LA DOUCEUR.

PAR PATRICK WILLIAMS PHOTOGRAPHE XAVI GORDO REALISATION ÈVE MAENO

Robe, NOTSHY.

"JE ME VOIS BIEN FINIR
MA VIE SUR UN ROCKING-CHAIR,
AVEC MON UKULELE,
COMME MON ARRIERE-GRAND-MÈRE."

Mareva Galanter a connu le paradis, puis elle en a été chassée. Enfin, disons qu'elle est partie de Tahiti à l'âge de 18 ans pour gagner la métropole et passer le concours de Miss France en 1999. Une fois sa beauté irrésistible couronnée, la jeune et ambitieuse Tahitienne a entamé une jolie carrière de chanteuse, mannequin, animatrice télé. Avec sa voix ensoleillée, elle a notamment enregistré des albums marqués par les années 1960 (« Ukuyéyé », en 2006), où son phrasé précis évoquait les grandes chanteuses yé-yé, comme Françoise Hardy. Puis elle a rejoint le groupe Nouvelle Vague, qui lui a permis de tourner dans de nombreux pays et de devenir l'ambassadrice d'une élégance très française. Une élégance qui n'oublie jamais l'intelligence et la gentillesse. Aujourd'hui, elle revient avec l'album « Paris-Tahiti » (Kwaidan Records). Ensorcelleur, il évoque son enfance sur l'île polynésienne et réussit à marier la chanson française et les sons traditionnels tahitiens. Un disque à son image, frais, sincère, optimiste, à la langueur tout estivale et aux mélodies comme des hamacs sonores. Tout ce dont on a besoin ! En couple depuis onze ans avec l'animateur Arthur, avec qui elle a eu une fille, la chanteuse nous a reçus dans le bar d'un grand hôtel parisien. Interview d'une fille de l'éché qui a une vraie sagesse dans l'existence.

ELLE. Pourquoi avoir attendu jusque-là pour consacrer un album à Tahiti ?

MAREVA GALANTER. L'idée est venue pendant la tournée des Parisiennes, où je partageais l'affiche avec Arielle Dombasle, Inna Modja et Helena Noguerra. Un jour, Helena m'a fait raconter mon enfance à Tahiti et elle a trouvé ça tellement onirique qu'elle a dit : « Il faudrait en faire des chansons ! » Elle a pris un cahier et s'est mise à noter. Le processus a continué de retour à Paris. Elle a écrit des textes que je trouve très réussis, très poétiques. Et Philippe Eveno, qui travaille avec Philippe Katerine, a signé la musique. Quand ils m'ont montré les chansons le jour de mon anniversaire, j'étais formidablement émue. C'est mon histoire, ma vie. Je me suis dit que, sur cet album, il faudrait qu'on puisse entendre les sons polynésiens que j'ai en moi. Nous sommes allés avec l'équipe à Tahiti enregistrer les sons des percussions de bois, des gros tambours, des flûtes nasales ou du putoka, le coquillage dans lequel on souffle. On les retrouve sur ce disque.

ELLE. Aviez-vous le désir de défendre la culture polynésienne ?

M.G. Je souhaitais en effet la mettre en valeur. Car, trop souvent, les gens ne la connaissent pas, ou mal. Mais attention, il ne s'agit pas de chansons traditionnelles. Ce sont des chansons modernes, pop, en français, traversées par des sons polynésiens, le ukulélé, la steel guitar, des phrases en tahitien... En fait, c'est la rencontre – enfin ! – des deux cultures que je porte en moi. C'est vraiment un aboutissement. Je suis tahitienne, mais cela fait vingt-cinq ans que j'habite à Paris. J'ai l'impression que nous avons réussi à créer un son assez unique, improbable, qui n'existait pas. J'en suis très fière.

ELLE. Dans l'une de vos chansons, « Ma Mita », vous évoquez votre arrière-grand-mère...

M.G. J'ai eu la chance de connaître mon arrière-grand-mère et de passer du temps avec elle, ce qui n'est pas fréquent. J'allais la voir en fin d'après-midi, en sortant de l'école. À la même heure, chaque jour, elle était sur son perron, sous le jasmin. Elle se balançait sur son rocking-chair, en jouant du ukulélé et en chantant. C'était le moment où elle prenait un whisky et où elle fumait ses Dunhill rouge ! Ça paraît un peu surréaliste, mais c'est le genre d'image que j'ai conservé.

ELLE. Vous semblez avoir gardé un souvenir paradisiaque de Tahiti. Est-ce réellement ainsi au quotidien ou est-ce que vous idéalisiez les choses ?

M.G. Oui, j'idéalise sans doute... Je ne pense pas, loin de là, que ce soit la réalité au quotidien. Mais j'aime garder la mémoire d'une incroyable douceur de vivre, dont je n'ai vraiment pris conscience qu'en venant habiter à Paris, à l'âge de 18 ans, pour passer le concours de Miss France. C'est seulement au milieu des voitures, des coups de Klaxon, du béton, de la pollution que je me suis rendu compte que mon enfance n'avait pas été tout à fait « normale ». Alors oui, mon arrivée à Paris a été difficile, traumatisante. Il m'a fallu des années pour m'y habituer, même si aujourd'hui j'adore cette ville, sa beauté et son énergie. En tout cas, le fait de venir d'ailleurs m'a permis de prendre beaucoup de distance par rapport à tout ce que je vivais. Être différente a été ma force. J'ai pu mener ma carrière à ma guise, hors des sentiers battus. Et, souvent, quand les choses étaient difficiles, je me disais : « Je pourrai toujours retourner à Tahiti. » Je me vois bien finir ma vie sur un rocking-chair avec mon ukulélé, comme mon arrière-grand-mère !

ELLE. Dans la chanson « La Fille de l'été », vous dites : « Ma philosophie est celle de mon île. » Quelle est-elle ?

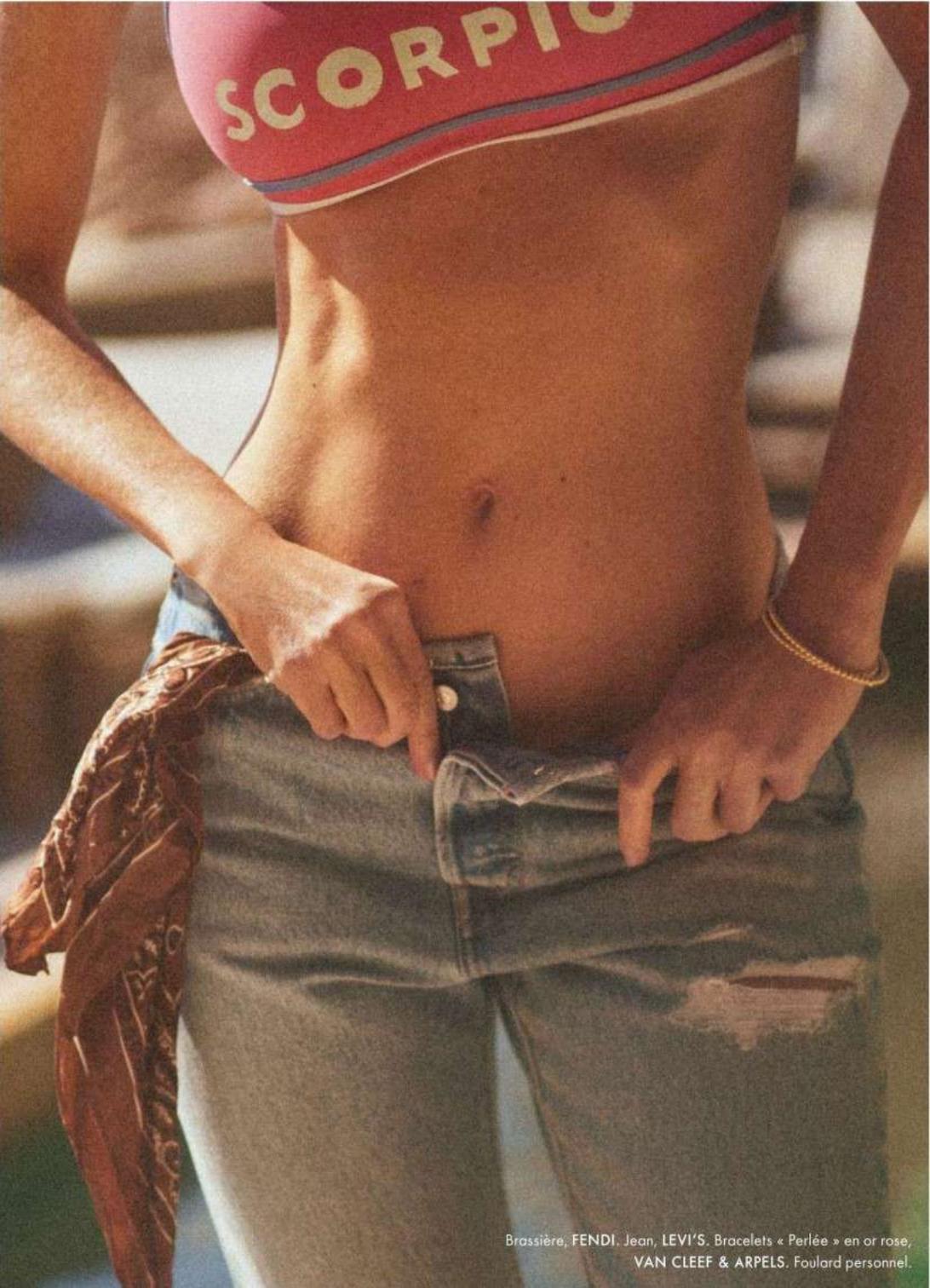
M.G. Ne rien prendre trop au sérieux. Avoir beaucoup de recul face à la vie. Rien n'est grave, ça ira mieux demain. Cette manière de penser est très ancrée dans l'esprit des gens à Tahiti. D'ailleurs, à chaque fois que j'arrive sur l'île, avec mon énergie de Parisienne speedée, il y a toujours un temps d'adaptation. Je dois me poser, redescendre sur terre. Ma famille me dit : « Détends-toi... », « Allô, Mareva ? Tu es rentrée, rappelle-toi... »

ELLE. Vous retournez souvent à Tahiti ?

M.G. J'y vais au moins une fois par an l'été, pour les vacances, avec ma fille. J'y reste au minimum un mois, un mois et demi. J'ai besoin de temps pour redevenir celle que j'étais dans mon enfance : pieds nus, cheuveux en bataille, sans maquillage... Je veux aussi que ma fille, Manava, qui a 7 ans, connaisse ce que j'ai vécu. J'y attache beaucoup d'importance. Lui faire découvrir cette vie connectée à la nature, c'est précieux. Même si ce n'est pas toujours facile, car elle est une petite Parisienne. À Tahiti, je ne veux pas qu'elle ait de téléphone, d'écran... Rien qui puisse l'occuper ou capter son

Brassière, ETAM. Cardigan, ETRO.





Brassière, FENDI. Jean, LEVI'S. Bracelets « Perlée » en or rose,
VAN CLEEF & ARPELS. Foulard personnel.



"À TAHITI, IL N'Y A PAS DE RYTHME
DE VIE RÉGULIER, AVEC DES HORAIRES PRÉCIS. ON VIT
EN SUIVANT LA COURSE DU SOLEIL."



Robe, NOTSHY.

●●● attention. Je préfère que, naturellement, elle trouve, elle crée, elle invente des choses, des jeux... Un enfant ne peut pas s'ennuyer.

ELLE. Qu'est-ce que vous aimez le plus, l'été, sur votre île ?

M.G. Une perpétuelle nonchalance. Là-bas, il n'y a pas de rythme de vie régulier, avec des horaires précis. Il s'agit plutôt d'un non-rythme. Comme si on se laissait porter par la journée. Cela vous ouvre aux surprises de la vie. Jacques Brel raconte très bien cela dans la chanson « Les Marquises ». À Tahiti, on vit en suivant la course du soleil. Les gens se lèvent très tôt, avec le jour, vers 5-6 heures du matin. Il y a du monde au supermarché dès 7 h 30. En revanche, à 17 heures, il n'y a plus personne, les magasins sont fermés. Il m'arrive de me coucher à 20 heures.

ELLE. Et votre compagnon, Arthur, il arrive à s'adapter au mode de vie polynésien ?

M.G. Il a plus de mal. Ce lieu n'est pas celui de son enfance, il n'a pas reçu la même éducation que moi. La vie sur l'île est à l'opposé de ce qu'il connaît. Il a grandi dans le béton. Il a besoin du bruit de la ville, de la circulation, de la pollution ! Jusqu'au moment où, à Tahiti, il se laisse charmer et emporter par cette douceur de vivre.

ELLE. Cela fait onze ans que vous partagez votre vie avec lui. Pourtant, vous semblez très différents. On vous associe à l'élégance des années 1960, au chic, au raffinement, à une certaine pudeur. Arthur incarne, lui, l'animateur rentre-dedans, le bateleur grande gueule, le businessman suractif. Qu'est-ce qui vous réunit ?

M.G. Je crois qu'on se le demande encore tous les jours. [Rires.] On se pose la question nous-mêmes. Il a tout ce que je n'ai pas et j'ai tout ce qu'il n'a pas. C'est particulier d'avoir autant de différences, mais finalement personne ne marche sur l'autre. Et l'on apprend l'un de l'autre.

ELLE. Est-ce que vous lui avez appris à prendre du recul ? Au moment de la naissance de votre fille, il disait vouloir changer de vie...

M.G. Oui, mais il dit ça depuis que je le connais ! Il ne lèvera jamais le pied. C'est quelqu'un d'hyperactif, qui a besoin sans cesse d'être stimulé, motivé, engagé dans de nouveaux défis. Tandis que moi, j'ai tencance à étirer le temps, à me poser. Je le regarde et je suis stupéfaite. Pareil pour lui. La semaine dernière, je suis montée dans sa voiture. Il était assis à l'arrière. Il y avait deux télé. À droite, l'une diffusait BFM, à gauche, l'autre diffusait LCI. Et sur son portable, il regardait les infos... Je lui ai dit : « Mais ça ne va pas du tout... » Instinctivement, j'ai éteint les télé. Il ne comprenait pas. C'est pour vous dire à quel point il est surconnecté et je suis sur-déconnectée. Notre relation est un paradoxe perpétuel. Un de plus dans ma vie ! ●



Haut et jupe, PRADA. Bracelets « Perlée » en or rose,
VAN CLEEF & ARPELS.

Bracelets « Perlée » en or rose,
VAN CLEEF & ARPELS.



A woman with long dark hair is sitting on white concrete steps. She is wearing a black, long-sleeved, lace dress with a scalloped hem and black open-toe sandals. She is smiling and looking towards the camera. The background is a plain wall with some shadows.

Robe, DOLCE & GABBANA.
Sandales, PRADA.

Haut, MOLLY BRACKEN.
Bracelets « Perlée » en or rose,
VAN CLEEF & ARPELS.



Débardeur, VANESSA BRUNO.

Short, THE NEW SOCIETY.

Bracelets « Perlée » en or rose,

VAN CLEEF & ARPELS.





Robe, VANESSA BRUNO.



Bas de maillot, DNUD.
Sandales, PRADA.



Robe, ALBERTA
FERRETTI. Bas de
maillot, VILEBREQUIN.
Bracelets « Perlée »
en or rose, VAN CLEEF
& ARPELS. Chaîne
en or jaune, POIRAY.



Maillot, BANANA MOON.
Short, CHANEL.



Top, **CHLOÉ**. Pantalon,
LILI SIDONIO.
Chapeau et mules,
RALPH LAUREN.



Brassière, ETAM. Pantalon, HERNO.



Robe, SAINT LAURENT
PAR ANTHONY VACCARELLO.
Santiags, SHILOH HERITAGE.
ASSISTANTE STYLISME Abigail Foster.
MAQUILLAGE Lloyd Simmonds.
COIFFURE Franco Argento.